

**Notes de la synthèse de Julián Carrón**  
**au Centre national des étudiants de Communion et Libération**  
Milan, le 9 juin 2018

Ce matin, nous avons tous compris la portée du défi que représente pour chacun de nous la familiarité avec le Christ. Au début, notre ami demandait : comment reconnaître ce « visage tout à fait singulier », avec « des traits incomparables même par rapport à ceux qu'il a lui-même créés comme signe de lui-même » (L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 2001, p. 148) ? C'est la question décisive. Et il ajoutait que ce qui l'étonnait était précisément le fait que la relation très personnelle avec le Christ était l'origine déclarée d'une joie qu'il voyait chez certains amis autour de lui.

Le chemin que nous avons essayé de parcourir ce matin nous a aidés à mieux comprendre en quoi consiste cette familiarité. Dès les premières interventions, il est apparu que cette familiarité ne se produit pas de manière abstraite, en dehors de la réalité, mais sous nos yeux, grâce aux faits qui arrivent. Certains faits nous introduisent à autre chose, nous renvoient à Sa présence. C'est ce qu'a redécouvert notre premier intervenant, qui nous a parlé de son dialogue avec un ancien camarade du lycée, qu'il a revu après quelques années. Lecteur passionné de Nietzsche et de Sartre, personne brillante et pleine d'initiative, ce camarade avait cherché à le contacter parce qu'il vivait un moment difficile : « Je traverse des circonstances qui me font penser qu'il y a plus que je ne le pensais il y a encore peu de temps », lui avait-il écrit. « Comme tu travailles sur ton cœur depuis longtemps, j'aimerais te rencontrer pour chercher à comprendre si tu peux m'aider à voir quelque chose de moi aussi. » Ensuite, lorsqu'ils se sont rencontrés, il lui a dit : « Je me suis découvert plus faible, plus fragile que je ne le pensais, et les plus belles choses qui me sont arrivées ces dernières années ne sont pas celles que je voulais créer, dominer, mais celles que je n'ai pas faites moi-même : je commence à penser qu'elles m'ont été données. » À ce moment-là, notre ami intervient : « Mais pour moi aussi, ce beau moment avec toi porte en lui cette même évidence, l'évidence que tu m'es donné, maintenant ». En entendant ces paroles, son camarade est profondément surpris, s'arrête, répète ces paroles et le remercie. Comment une telle perception de l'autre peut-elle se produire ? « J'ai pu dire ces choses grâce à une conscience que j'ai apprise en suivant un chemin donné. Mais grâce à sa surprise, je l'ai réacquise en tant qu'évènement, comme quelque chose qui avait lieu à ce moment-là et pas que j'avais simplement engrangé dans le temps ». Son camarade est émerveillé et saisi par le regard qu'il a reçu : ce regard est pour tous les deux un évènement qui introduit à quelque chose d'autre.

Cet évènement peut s'être produit à un moment de la vie et on peut s'en être éloigné, comme cette femme dont nous a parlé notre ami de Florence. Bien qu'elle ait rencontré l'expérience de CL-Lycée, elle s'en était éloignée pendant ses études. Cette année, son père est tombé malade et est mort, et elle a contacté une personne du mouvement qui l'avait marquée à cette époque-là, qui l'a invitée à passer une journée ensemble. À la fin de la journée, elle a écrit : « Quelque chose en moi m'a dit : "Je veux vivre ainsi, comme j'ai vu vivre aujourd'hui". Je ne veux pas admettre que tout cela vient d'un Autre avec un A majuscule, même si c'est évident ; je sais que c'est mon problème, un problème de familiarité, pas de connaissance abstraite. Mais après ce qui s'est passé, malgré mon attitude nihiliste, je dois avouer que je veux cette familiarité. » Quand on s'éloigne, on voit apparaître le risque que nous courons tous : que la vie finisse dans le néant. C'est la véritable décision de la vie : le nihilisme ou la familiarité avec le Christ. C'est le choix auquel nous sommes confrontés non seulement ce matin, mais à notre époque : nous ne sommes donc pas ici pour jouer avec les mots. Ce qui a arraché cette femme au nihilisme n'a pas été un discours, mais le commencement qui s'est produit à nouveau : c'est l'expérience qu'elle a faite avec quelqu'un qui était présent, pas avec une idée, pas avec une image, pas avec quelque chose du passé ou avec ce qu'elle avait appris dans les années de CL-Lycée. Si le Christ devient un fait du passé, comme il l'était devenu pour elle, alors la vie glisse vers le nihilisme et est en proie au néant. Cela se voit, par

contraste, lorsqu'elle revit le même évènement que la première fois, de manière si radicale qu'il provoque au maximum sa liberté, au point de la forcer à prendre une décision. Elle disait : « Je veux vivre ainsi, même si je ne veux pas reconnaître que cette nouveauté vient d'un Autre. » C'est sa liberté qui est en jeu : comme chacun de nous, elle est appelée à prendre une décision face à ce qui lui est arrivé en rencontrant quelqu'un. Nous voyons tous que, même si nous sommes confrontés à beaucoup de faits comme celui-ci, c'est souvent comme si nous verrouillions notre regard et que nous nous empêchions de parcourir le chemin qui mène à la familiarité avec le Christ. Et si cette familiarité ne pénètre pas toute notre vie, notre moi reste divisé et exposé au nihilisme.

Mais en quoi consiste cette familiarité dont nous parlons ? Le parcours décrit par l'intervention de l'une d'entre vous a été décisif à cet égard, lorsqu'elle observait que cette familiarité n'est pas déterminée par la quantité de données que nous avons sur le Christ, par tout ce que nous savons dire de lui, ou par la quantité de faits que nous avons recueillis, mais par l'émerveillement devant sa présence qui se manifeste, c'est-à-dire par une expérience dans laquelle la totalité de notre moi est prise, attirée et saisie. La question n'est pas d'accumuler les connaissances, mais de savoir si nous sommes face à quelque chose, face à quelqu'un qui prend notre cœur, comme c'est arrivé à cette jeune femme dont nous venons de parler. Il ne s'agit pas d'augmenter la quantité de données que j'ai sur l'autre, car nous savons vraiment tout sur beaucoup de personnes, mais elles ne prennent pas notre cœur, ne serait-ce que pour un instant. La familiarité ne vient pas du nombre d'informations que je possède, du nombre de faits dont j'ai connaissance : il y a beaucoup de théologiens qui écrivent quantité de livres sur le Christ, mais combien sont saisis par le Christ ? Il en va de même pour chacun de nous. C'est l'émerveillement face à sa présence, un émerveillement qui implique la totalité de notre moi, qui fait naître cette familiarité, une proximité de notre cœur vis-à-vis du Christ. Et cela se voit à la liberté que l'on a par rapport au présent et à l'avenir, à la façon dont on peut vivre les rapports, les circonstances et le travail. La familiarité avec le Christ n'est pas le résultat d'un syllogisme : « Alors, je dois dire : "Jésus" », comme quelque chose d'ajouté ; non, elle fleurit dans l'expérience d'une correspondance unique avec notre humanité, qui fait grandir l'émerveillement face à sa présence.

Combien de fois, face aux faits que vous avez racontés ce matin, vous êtes-vous surpris à dire « Toi », à cause d'un émerveillement qui saisissait tout votre être, à prononcer son nom ? Ou bien ce « Toi » a-t-il été comme la conclusion d'un syllogisme, la conséquence logique d'un raisonnement ? Je dis cela pour nous aider à avancer ; autrement, on se raconte des faits exceptionnels, mais c'est comme si l'on connaissait la réponse à l'avance, et on l'ajoute à la fin de l'histoire et du raisonnement. Si l'on n'est pas vraiment surpris par l'évènement du Christ qui se manifeste, on ne se surprendra jamais à dire « Toi ». Quelle différence avec ce que notre amie nous a témoigné quand elle est intervenue, lorsqu'elle a dit qu'après avoir parlé avec son amie, elle « n'a pas pu s'empêcher de dire "Toi" » en se rendant compte que, face à la même situation problématique, elle vivait une joie et une liberté, et non le scandale du sacrifice et la haine pour la manière dont tout s'était passé. Émerveillée, elle a reconnu que cette joie et cette liberté étaient en elle parce que le Christ prenait de plus en plus sa vie.

C'est ce qui est arrivé aux disciples dans l'épisode de la pêche miraculeuse. Que dit l'Évangile ? Allez le relire. Quelle a été la réaction de Pierre face à la surabondance de la pêche ? Les disciples aussi en savaient beaucoup sur Jésus, mais quand ils voient « une telle quantité de poissons », que se passe-t-il ? Font-ils toutes les étapes du raisonnement jusqu'à arriver à la conclusion logique ? Non. « En effet, un grand effroi l'avait saisi, lui [Simon Pierre] et tous ceux qui étaient avec lui, devant la quantité de poissons qu'ils avaient pêchés » (*Lc 5, 9*). La seule explication à ce fait qui s'était produit était ce « Toi », cet homme présent, qui leur avait dit de jeter les filets, même s'ils n'avaient rien pris toute la nuit. Reconnaître cet homme, qui était cet homme, son caractère exceptionnel – une reconnaissance qui commençait à se frayer un chemin chez Pierre et les autres disciples – n'était pas la conclusion d'un raisonnement théorique, mais le résultat d'un émerveillement sans pareil, qui traversait tout leur être : ils étaient confrontés à une présence exceptionnelle, qui mettait en mouvement toute leur raison et toute leur affection, qui remettait en

question toute mesure, qui suscitait une interrogation inexorable et qui changeait leur vie en profondeur, qui les rendait toujours plus pleinement eux-mêmes.

On peut voir ce qu'est le Christ parce qu'il a une telle densité de réalité qu'il me rend libre, heureux. Notre ami de Bologne avait l'habitude de dire, en parlant de son amie rencontrée récemment : « Quand elle est là, je suis heureux ». Il n'a pas dit : je suis heureux parce que la terre existe, mais parce qu'elle est là, une présence, un « toi ». C'est essentiel pour comprendre quand nous disons quelque chose de réel. On voit que le Christ est là, qu'il est présent, parce qu'il rend libre, heureux, et qu'il permet de vivre une expérience autrement impossible. Si le Christ n'était pas une présence pleine de réalité, on ne pourrait pas expliquer cette liberté, cette joie. Nous ne sommes pas des visionnaires, il n'y a rien à imaginer, il faut simplement reconnaître ce qui est là, être fidèles jusqu'au bout à ce qui se passe. Et si l'on n'arrive pas là, à la reconnaissance de sa présence présente, à la familiarité avec lui, on ne trouve pas de vraie réponse à l'exigence de totalité et d'unité de la vie que chacun porte inscrite dans son être, une réponse dont chacun a besoin pour être lui-même.

Ceux qui ont commencé à faire l'expérience de la nouveauté que le Christ introduit dans la vie et à reconnaître sa présence – dans les faits concrets de la vie, à travers les signes humains qu'il utilise pour se rendre contemporain – peuvent saisir vraiment la méthode que le Christ a établie pour répondre à notre exigence de la totalité : « Suis-moi ! ».

Cette méthode n'est autre que vivre avec sa présence, comme le raconte l'Évangile. C'est évident dans l'épisode de la pêche miraculeuse. Ils n'avaient rien pu pêcher de la nuit. Jésus les voit abattus, pendant qu'ils lavent leurs filets, et dit à Simon : « Avance au large, et jetez vos filets pour la pêche ». Simon répond : « Maître, nous avons peiné toute la nuit sans rien prendre ; mais, sur ta parole, je vais jeter les filets » (*Lc 5, 4-5*). Pour la confiance que cet homme leur avait déjà inspirée, ils jettent leurs filets. Nous pouvons faire des millions d'efforts toute notre vie, comme eux toute la nuit, sans que rien ne se passe, parce que l'accomplissement n'est pas quelque chose que nous pouvons générer. Chacun peut faire autant de tentatives qu'il le souhaite, suivre ses propres images, mais il doit toujours vérifier si ses tentatives et ses images le conduisent à ce qu'il veut atteindre. Maintenant, si vous avez passé toute la nuit et que vous n'avez rien pris, souvenez-vous toujours qu'il y a une autre possibilité, comme pour les disciples, celle que quelqu'un arrive, vous fasse une proposition et vous dise : « Jetez les filets ». Et vous, qui êtes des experts en pêche, mais n'avez rien pu attraper de la nuit, vous ouvrez à une autre possibilité, précisément parce que vous avez compris que vos tentatives, le fait de suivre vos images, de suivre votre mesure, de suivre ce qui vous passe par la tête avec toutes vos bonnes intentions, ne produit pas ce que vous cherchez.

Et c'est peut-être quand nous sommes si misérables que nous sommes le plus disposés à nous ouvrir à une possibilité qu'un autre nous offre, qui ne vient pas de nous, que nous ne dominons pas. Comme cette fille dont le père est mort et qui, après des années, se rouvre à une possibilité qui était déjà entrée dans sa vie, recherche celui qui l'avait marquée il y a longtemps, qui l'appelle et lui dit : « Viens partager une journée avec moi ». Et quelque chose d'imprévisible arrive, cet événement l'ouvre, la fait renaître, provoque sa liberté. Le christianisme est cet événement et non notre tentative : ce n'est pas quelque chose que l'on produit par ses efforts, par ses plans, ou que l'on arrange en choisissant ce que l'on veut parmi ce qui est proposé, en faisant sa propre soupe. Le christianisme est un événement, c'est quelque chose d'inattendu, d'imprévisible, non construit par nos mains, irréductible à nos projets, qui fait faire l'expérience d'une plénitude qu'on ne peut pas atteindre par nos forces et qui suscite une attraction incomparable, incitant à la suivre. « Jetez vos filets. » Ils l'ont fait et « ils capturèrent une telle quantité de poissons que leurs filets allaient se déchirer. [...] À cette vue, Simon-Pierre tomba aux genoux de Jésus, en disant : “Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur.” » (*Lc 5, 8*). C'est une personne présente, c'est un toi, devant qui Pierre dit : « Éloigne-toi de moi, Seigneur », en voyant toute sa pauvreté par rapport à celui qui était devant lui. Il est tombé aux pieds de quelqu'un, d'un « toi » en chair et en os. Sans ce « toi », il n'y aurait pas eu toutes les autres conséquences, à commencer par la surabondance de la pêche et l'émerveillement. Voilà la question cruciale : sans ce « toi », il ne se serait rien passé. C'est

pourquoi le suivre, être avec lui, aller pêcher avec lui, était plus intéressant pour eux que d'aller avec tel ou tel rabbin lire l'Ancien Testament ou aller au temple de Jérusalem : ils avaient rencontré le Mystère présent, Dieu fait chair. Voilà la différence qui est entrée dans l'histoire avec Jésus ; si on ne la comprend pas, on ne sort pas de ce que l'on connaît déjà, des tentatives à court terme.

Que faut-il alors ? Quelle est la méthode ? Suivre sa présence telle qu'elle se manifeste, la suivre jusqu'à aller à la pêche avec Jésus, accueillir son initiative : « Jetez vos filets. » Si nous ne suivons pas sa présence, nous ne pourrions pas fabriquer un seul instant de cet émerveillement qui pénètre Pierre, parce que c'est le Christ qui le rend possible, jusqu'à prendre la totalité de notre personne. Voilà le défi le plus grand qui soit entré dans l'histoire : aller pêcher avec cet homme était la clé pour accéder à ce que nous cherchons tous, c'était la façon d'expérimenter la réponse à l'attente que nous avons tous, même confusément : la vérité était quelqu'un qu'ils avaient devant eux. Et la méthode n'a pas changé depuis. Si vous ne voulez pas perdre le meilleur, si chacun de nous ne veut pas perdre le meilleur, l'essentiel est avant tout de reconnaître où le Mystère se manifeste, où le Christ se rend présent, et de décider de suivre sa présence dans la manière dont elle agit (aujourd'hui, il va pêcher à Capharnaüm, après-demain, il est à Nazareth, le lendemain à Cana...). Si nous ne suivons pas la manière dont cette présence agit dans l'histoire, nous ne ferons pas l'expérience du centuple (« Celui qui me suit aura le centuple... » ; cf. *Mt* 19, 29). Si nous n'étions pas venus ici ce matin, nous n'aurions pas pu voir ce qui s'est passé sous nos yeux. Et cela vaut pour tout ce que nous allons proposer pour les mois à venir : vous avez ainsi le critère pour décider, parce que seuls ceux qui sont conscients de la méthode choisie par le Christ seront capables de décider de la bonne manière. Comme le disait le chant *Along the Jordan river*, « sans Lui, je ne peux plus comprendre les choses » : c'est pourquoi nous le suivons, nous suivons sa présence telle qu'elle se manifeste et se propose à notre vie. Sans ce qui nous est arrivé, nous ne parvenons pas à comprendre les choses pleinement.

Il y a un épisode récent qui le montre clairement. En mars dernier, un professeur d'université du mouvement, qui est *Memor Domini* et qui vit au Kazakhstan depuis dix-sept ans, était censée participer à une réunion des responsables du mouvement de la région des anciens pays soviétiques, qui se tenait à Vilnius, en Lituanie. Elle avait déjà acheté ses billets d'avion, mais à l'approche de la date du départ, elle s'est rendu compte que, pour participer, il lui faudrait manquer les deux derniers jours de cours avant les examens. Elle était paralysée par cette situation et se demandait si elle devait participer : elle était fortement tentée d'y renoncer, pour satisfaire à ses obligations. Elle arrive à l'université et le doyen de sa faculté, la voyant un peu troublée, lui demande : « Qu'est-ce qui se passe ? » « Je suis troublée parce que j'ai été invitée à Vilnius, à une rencontre – elle lui explique ce dont il s'agit –, mais il y a beaucoup à faire ici et j'ai compris que je ne peux pas y aller. » Le doyen de sa faculté, de tradition musulmane, lui dit sans la moindre hésitation : « Il faut que tu y ailles ! Si tu ne vas pas là-bas, à quoi sers-tu ici ? Je te demande d'y aller, parce que si tu ne vas pas à cette réunion si décisive pour toi, nous ne pourrions pas profiter de la manière dont tu vis le travail et dont tu traites les choses. Alors il faut que tu y ailles. » Elle a répondu : « Mais j'ai beaucoup à faire. » « Tu me dresses une liste de tout ce que tu as à faire : je vais m'en occuper à ta place. » Cela a éclairé l'horizon (vous pouvez lire toute son histoire dans le numéro de *Tracce* de juin). Il faut parfois que quelqu'un vienne de l'extérieur pour nous faire prendre conscience de ce que signifie participer à une initiative qui a une portée décisive pour la vie quotidienne, pour nous faire comprendre à quel point la rencontre qui nous est arrivée détermine une nouveauté dans notre manière de concevoir et de traiter toute chose.

Si l'on ne porte pas dans le regard ce que nous avons vu ce matin, si l'on ne grandit pas dans la conscience que suivre Sa présence telle qu'elle se manifeste est la seule manière de susciter une liberté, une joie, une fécondité pour vivre toutes les circonstances, on se perd au premier virage du chemin et l'on est sans critère pour décider quoi faire, à commencer par les propositions pour cet été. Le doyen kazakh a clairement compris que si cette enseignante du mouvement ne participait pas à ce moment, à cette rencontre à Vilnius, elle serait inutile là, au Kazakhstan, parce que la contribution très originale qu'elle apporte par sa façon de travailler dépend de son « aller pêcher

avec lui », et la pêche était à Vilnius, dans ce cas-là. En effet, il ne s'agit pas seulement de cette pêche il y a deux mille ans : « Aller pêcher avec le Christ » coïncidait pour elle avec sa participation à ce lieu où le Christ l'invitait à travers le mouvement. Chacun décidera comment répondre aux propositions que le mouvement lui fait, mais quelle que soit la décision que vous prendrez, vérifiez ce qui se passera. Pensez-vous pouvoir vous passer de suivre la manière dont sa présence se manifeste et vous provoque ? D'accord, vérifiez-le ; ensuite, comme c'est arrivé à cette fille qui est revenue après des années, vous verrez si l'image que vous vous étiez faite correspond ou non à la vérité. Si nous ne vérifions pas que seule la familiarité avec le Christ régénère la vie et que cette familiarité grandit en participant à ce lieu où Il se rend présent, en allant « pêcher avec Lui », nous finirons par oublier cette familiarité et nous serons comme des électrons libres à la recherche de quelques miettes de satisfaction, nous serons de plus en plus sceptiques et en proie au nihilisme. Voilà le véritable choix : entre la familiarité avec le Christ et le nihilisme.

Nous ne sommes pas ici pour perdre notre temps, nous sommes confrontés au véritable défi, celui qui concerne tout être humain : vérifier si le dernier mot sur la vie est le néant ou s'il y a une autre possibilité. L'ami du lycée qui lisait Nietzsche et Sartre est allé frapper à la porte de notre ami, quand la vie a commencé à se faire exigeante, parce qu'il l'avait vu vivre d'une manière différente. Chacun de nous a besoin de voir Sa présence se manifester à nouveau et personne n'est à l'abri du risque de perdre son chemin, de croire s'en sortir par ses propres projets.

Si nous fixons maintenant des rendez-vous, à travers les annonces, c'est pour dire : « Regardez, cet été sa présence agit de cette façon, vous provoque et vous soutient de cette manière ». Jésus ne disparaît pas, il ne devient pas une pure inspiration, que chacun imagine comme il veut. Non ! Le Christ est une présence, c'est un événement maintenant, et cet été, il vous offre certains lieux de rencontre pour que vous puissiez être attirés de manière plus claire et plus persuasive, pour que vous puissiez suivre plus facilement et affronter vos défis quotidiens en respirant humainement. À chacun de prendre sa propre décision. Ne venez pas aux initiatives que le mouvement vous propose parce que c'est le responsable qui vous le dit. Épargnez-vous cela ! Si vous voulez faire autre chose, faites-le, pour que chacun puisse vérifier. Et même si quelqu'un se trompe, ce n'est pas ce qui m'intéresse : ce qui compte, c'est qu'il puisse comprendre la différence entre suivre ses propres pensées et suivre la proposition que le mouvement lui fait (comme l'a compris cette fille dont notre ami a parlé). Tout ne se vaut pas.

Nous avons tous vu comment, dans le cas de l'« action caritative », un changement du « moi » dans la totalité de ses facteurs s'est produit chez beaucoup de personnes simplement en suivant une initiative. La portée d'une proposition revient à dire : « Jette le filet ». Ceux qui acceptent de le faire peuvent être témoins du miracle, être remplis du même émerveillement que Simon Pierre. Tous les gestes que le mouvement vous propose sont le renouvellement de cette invitation : « Jette le filet ». « Mais je n'ai rien pris cette nuit ! » « As-tu des raisons, par ton histoire, pour faire confiance encore une fois ? » Seuls ceux qui font confiance pourront voir le résultat.

J'ajouterais que chaque initiative est proposée dans son intégralité. On peut librement ne pas l'accepter, car on n'est pas suffisamment convaincu de sa valeur. C'est comme si Jésus disait : « Viens pêcher avec moi », et que quelqu'un répondait : « Non, j'ai un autre rendez-vous ce soir ». Eh bien, va à ce rendez-vous, qui t'en empêche ? Mais – réfléchissons-y – si Jésus venait et disait : « Veux-tu venir et participer à cette initiative avec moi ? », et que quelqu'un lui réponde en disant : « Ça dépend », peut-être n'a-t-il pas compris de quoi il s'agit. Le mouvement nous pousse à regarder toutes les initiatives comme la tendresse du Christ qui nous invite à « aller pêcher avec Lui ». Vous pouvez décider si participer ou pas : vous vérifierez ce qui vous est arrivé, dans l'un ou l'autre cas. Ne vous inquiétez pas de savoir si nous sommes nombreux ou pas. Jésus s'est retrouvé avec douze personnes, nous pouvons aussi repartir à douze. Ce n'est que si des personnes vivent une passion pour ce qui leur est arrivé qu'ils seront capables d'attirer d'autres personnes aussi.

Bonnes vacances à tous !